

Il était une fois

L'image brisée de la Suisse

La France a un problème d'identité. La Suisse un problème d'image. Identité, image, réputation: sous le régime de la globalisation, la représentation que les nations se font les unes des autres acquiert une dimension politique croissante. La sympathie ou l'antipathie qu'elles inspirent influe sur leur marge de manœuvre extérieure et de là sur leur confort intérieur. Sauf pour les Etats qui jouent le cynisme, le bien paraître est source de bénéfices. Les codes sont subtils, les accidents fréquents. C'est pourquoi les gouvernements embauchent les services d'experts en communication: vendre de l'image appartient désormais aux tâches de tout ministère des Affaires étrangères.

La Suisse vient de subir une importante série de dégâts d'image. Quelle en est la nature? La profondeur? Ont-ils atteint les bases de la structure relationnelle construite au fil des années et des siècles? Ou s'agit-il seulement de tôle froissée aisément réparable? Les spécialistes le diront. L'histoire leur fournira peut-être des précédents.

Jusqu'au XVI^e siècle, explique François Walter¹, les Suisses ont été perçus comme un peuple «barbare, farouche et sauvage». C'est du moins la description que donnait d'eux l'utopiste anglais Thomas More en 1516. Il reprenait une image commune qui allait persister longtemps puisque l'envoyé de la couronne britannique en Suisse, Abraham Stanyan, pouvait encore écrire en 1714: «Les Suisses sont tellement décrits dans le monde par rapport à l'esprit que quiconque entreprend de les défendre sur ce chapitre court le risque de passer lui-même pour n'en avoir pas à revendre.»

Cette perception négative a changé avec la découverte de la montagne comme un lieu non plus hostile et mal habité mais comme séjour magique d'une nature intouchée et pure. Les Anglais, on le sait, ont été les principaux artisans de la transformation de la Suisse en para-



Joëlle Kuntz

dis. Patrick Vincent² en rend compte de façon systématique en fouillant la littérature anglaise et américaine.

Il explicite en particulier les ressorts profonds de l'intérêt que portent les Anglais du XVIII^e siècle au paysage suisse. Pour eux, dit-il, la politique, exprimée à travers les mœurs et les institutions, est indissociable de la nature. «Nous sommes en présence d'un tout, un «paysage moralisé», projection d'une idéologie, le whiggisme et d'une classe sociale patriarcale formée avant tout de propriétaires terriens.» Les whigs sont des libéraux, ils aiment à penser, comme Montesquieu, que la Grande-Bretagne est une république cachée sous une monarchie. La Suisse devient leur miroir et leur utopie. Tandis que la Grande-Bretagne développe agressivement son industrie et son commerce, le mythe suisse leur fournit en opposition, dit Vincent, «l'idéal républicain d'une liberté positive et l'idéal stoïque et communautaire de la vertu civique.» L'admiration est d'ailleurs réciproque que puisque le grand historien suisse de l'époque, Jean de Müller, déclare: «Dans mon enthousiasme pour la liberté, je suis entièrement Britannique.»

L'occupation française de 1798 modifie la perception anglaise. Une majorité de Britanniques y voient la fin du mythe d'un petit pays libre et heureux. Seuls les cantons forestiers, par leurs sacrifices de résistance à la France, tiennent encore la promesse: «Vous, ô Schwyz, retranchée au fond des montagnes... qu'à tout jamais, cette terre héroïque puisse garder libre et heureuse, votre nom.» Mais bientôt, la représentation de la Suisse va s'appauvrir. Avec le nouveau courant du libéralisme, la notion de vertu civique disparaît, le «paysage moralisé» devient virtuel. Aux poètes romantiques succèdent les touristes, attirés par les récits de voyage, les guides et les panoramas. Leur expérience est individuelle, consommée sans projection spatiale.



Tourisme en Suisse. En 1819, le poète Thomas Moore, passant par le Simplon pour se rendre en Italie, se désolait: «N'y a-t-il pas un seul endroit sur terre où, dans un rêve d'Élysée, on puisse se reposer sans qu'un maudit visage d'Albion n'apparaisse tout proche et mette fin à la vision?» ARCHIVES

Ils sont indifférents aux habitants, voire dérangés par eux. Comme le dit le Guide Murray: «En rapport aux beautés naturelles de la Suisse, il ne peut y avoir qu'un sentiment d'admiration. Sur la tenue morale des Suisses et leur caractère en tant que nation, il existe une plus grande variété d'opinions mais la plupart des témoins impartiaux s'accordent à les juger défavorablement.» Byron est l'un de ceux-ci: «La Suisse est un

pays de brutes, de maudits égoïstes et de fripouilles, situés dans la région la plus romantique du monde», écrit-il en 1821.

L'aura de la Confédération s'évanouit au XX^e siècle. Scott Fitzgerald, de passage à Montreux en 1930, l'entraîne dans sa déprime: «La Suisse est un pays où peu de choses commencent mais où beaucoup de choses prennent fin.»

Les images d'un pays ne sont pas

du vent. Elles expriment des relations politiques et idéologiques, le petit livre de Patrick Vincent le montre parfaitement. Elles peuvent se briser, comme aujourd'hui en Suisse. Comment les répare-t-on?

1. François Walter, «L'histoire de la Suisse, tome 2», Éditions Alphil, 2009
2. Patrick Vincent, «La Suisse vue par les écrivains de langue anglaise», Le Savoir suisse, 2009.